

Lurelu



Mauvaises nouvelles, bonnes nouvelles. La vie, quoi...

Daniel Sernine

Volume 35, Number 3, Winter 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/68183ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (print)

1923-2330 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Sernine, D. (2013). Mauvaises nouvelles, bonnes nouvelles. La vie, quoi...
Lurelu, 35(3), 4–5.



Mauvaises nouvelles, bonnes nouvelles. La vie, quoi...

4

Après l'adoption à l'été 2012 de la catastrophique loi fédérale C-11 «modernisant» la Loi sur le droit d'auteur — c'est-à-dire expropriant les auteurs de leurs droits —, après la cessation de publication d'Imagine, après la fermeture fin décembre de Diffusion du livre Mirabel (ERPI-DLM, le distributeur des éditions Pierre Tisseyre, Soulières éditeur, Dargaud, Dupuis, La courte échelle, Isatis, Soleil de minuit, entre autres), les écrivains d'ici et le monde du livre avaient désespérément besoin de bonnes nouvelles. Elles sont venues en novembre avec la convocation par le nouveau gouvernement d'une commission parlementaire sur la question du prix unique, une question à propos de laquelle règne heureusement un consensus au Québec.

En quelques mots, il s'agira d'empêcher désormais les grandes chaînes de type Costco ou Walmart de vendre à vil prix des *bestsellers* — comme si c'étaient des chaussettes à la douzaine ou des *gadgets* faits en Chine — et d'ainsi exposer les vraies librairies à une concurrence déloyale. En effet, ces commerces, en particulier les librairies indépendantes, ont besoin des revenus que leur procure la vente des *bestsellers* pour continuer d'exercer leur métier — lequel, rappelons-le, est de diffuser les livres, qu'ils soient populaires ou moins populaires. Convenons que ce n'est pas chez Maxi qu'on trouvera des recueils de poésie, des livres de théâtre, des essais consacrés à l'art ou à la danse, des biographies de lauréats du prix Nobel, des traités d'histoire. La culture, en somme, la nécessaire culture, quoi qu'en pensent les Éric Duhaime et les Nathalie Elgrably-Lévy de ce monde.

La diversité culturelle qui fait qu'on peut acheter un CD de Pierre Lapointe autant qu'un disque de Céline Dion, voir un drame de Bernard Émond aussi bien que le dernier film mettant en vedette Patrick Huard, trouver un roman jeunesse de Charlotte Gingras ou de Mario Brassard sur les mêmes étagères que les plus récents de Bryan Perro ou d'India Desjardins.

Tel est, en tout cas, la profession de foi de l'équipe de *Lurelu*.

*

De la foi, il en faut à revendre quand on publie une revue littéraire ces années-ci. De la part de ses indispensables subventionneurs, *Lurelu* aura reçu l'été dernier de bonnes et de moins bonnes nouvelles. Les bonnes et les excellentes :

Le Conseil des arts de Montréal augmente sa modeste subvention à *Lurelu*, et le Conseil des Arts du Canada augmente, pour une cinquième année d'affilée, son aide substantielle. Le Conseil des arts et des lettres du Québec, pour sa part, source de la moitié du total de nos subventions, nous renouvelle son appui pour quatre années, à un niveau stable. Dans un paysage où certains de nos collègues éditeurs ont vu baisser leur subvention du CALQ, il s'agit d'un beau témoignage d'appui. Les notes du jury étaient d'ailleurs fort positives.

Les mauvaises nouvelles, elles, nous sont venues du ministère du Patrimoine canadien, qui continue de larguer les petits périodiques. Réduction, donc : notre subvention 2012 du Fonds du Canada pour les périodiques (FCP) ne représente plus que 55 % du montant de 2010. Une perte de 45 % en deux ans. Et puis, transparence quand même louable, on nous prévient que cela continuera et que, telle une asymptote, notre subvention FCP tendra vers zéro.

Dans ces conditions, *Lurelu* n'a d'autre choix que de devancer la hausse de ses tarifs qui, si on les eût alignés sur l'inflation, auraient pu n'augmenter qu'en 2014. Le prix de la revue, au numéro, est donc de 7 \$, au lieu de 6 \$, depuis le 1^{er} janvier 2013. Le tarif d'abonnement est désormais de 20 \$ pour un an, au lieu de 17 \$. Je vous invite à consulter le coupon encarté en regard de la page 34 pour connaître les tarifs avec taxes, pour un an ou pour deux ans, au Québec, hors Québec et à l'étranger. Vous constaterez que le fait de s'abonner pour deux ans est plus avantageux que jamais.

Je conclus ce propos en vous rappelant que, même en tenant compte de cette hausse, *Lurelu* demeure parmi les revues les moins chères du catalogue de la SODEP, ce regroupement de quarante-cinq périodiques culturels québécois et canadiens-français.



Andrée Poulin, sur la couverture du Guide 2012 du REC F (Regroupement des éditeurs canadiens-français).

*

Bon. Parlons quand même un peu du présent numéro.

Couverture toute en couleur, de nouveau, et ça semble bien parti pour continuer ainsi, les échos reçus après la parution de septembre ayant tous été positifs. Entre les couvertures, votre ration habituelle de chroniques et d'entrevues — entre autres avec l'éditrice Chantale Lalonde (Scholastic), le dramaturge et metteur en scène Serge Marois (L'Arrière Scène), la conteuse Renée Robitaille et l'auteur Michel J. Lévesque.

Deux de nos chroniqueuses sont revenues sur les œuvres de récentes disparues, l'illustratrice Fanny («*Mon livre à moi*») et l'écrivaine Suzanne Martel («*Tourelu*»), à propos de laquelle Cécile Gagnon livre aussi un témoignage tout personnel.

Heureusement, on n'attend pas que les décès pour souligner les œuvres de nos créatrices et créateurs. C'est ainsi que nos chroniqueuses s'intéressent également, dans ce numéro d'hiver, à Manon Arbona, Marie-Danielle Croteau, Élise Gravel et François Gravel.

Notre collaboratrice Andrée Poulin, auteure maintes fois primée, a récemment séjourné en Belgique, dans le cadre d'une «résidence d'auteur» où elle était, parmi les onze invités francophones, l'une des deux écrivaines ayant le plus d'expérience. Trop discrète pour l'affirmer, elle m'en voudra d'avoir calculé qu'à elle seule, avec ses vingt-huit titres, elle avait publié davantage que les dix autres auteurs réunis.

Le numéro de janvier, c'est traditionnellement celui où l'on dévoile les résultats de notre concours littéraire. Rendez-vous donc en page 93 pour voir leurs noms, lire les textes gagnants, et apprendre les thèmes du concours 2013. Félicitations aux lauréates!

Daniel SERNINE



Suzanne et moi

Cécile Gagnon

Un jour, un journaliste avait mentionné que j'étais la grande dame de la littérature québécoise pour la jeunesse. Je lui avais répondu que ce n'était pas moi cette grande dame, mais Suzanne Martel, dont je vais rappeler la mémoire ici.

Tout a commencé autour de 1940, à Québec, avenue de Bernières. Chez mes voisins, il y avait deux filles : Suzanne et Monique Chouinard. J'étais trop petite pour les fréquenter, mais l'admiration remplaçait l'amitié. Une de mes grandes sœurs était l'amie de Monique et participait à ses jeux. Heureusement pour moi, les activités créatrices des sœurs Chouinard m'étaient racontées en détail : chevauchées fantastiques dans des pays inventés, les rideaux tenant lieu de montagnes, croisades, guerres, batailles à dos de chameau, et j'en passe.

Et les sœurs prêtaient leurs livres : dans la ville de Québec, sans véritable bibliothèque de quartier, c'était un bienfait. J'ai lu et relu cent fois *La semaine de Suzette* et les romans d'aventures provenant des voisines.

Puis, elles ont disparu de mon entourage. Études, mariages; Monique allait devenir Corriveau, Suzanne allait devenir Martel. Enfin, dix ans plus tard, surprise : j'habite à Montréal, Suzanne aussi. Elle me relance et me demande de prendre part à l'un de ses projets. J'apprécie sa fidélité.

Pendant des années, nous avons collaboré à la publication d'un hebdomadaire pour enfants, *Safari*. Sans jamais flancher, Suzanne, rédactrice en chef, n'est jamais à court de sujets : reportages, recettes, jeux. Moi, j'exécute, sous sa directive, les images et les illustrations. Je vais souvent dans la grande maison de la rue Saint-Viateur et nous allons publier ensemble deux livres de recettes de cuisine pour enfants : *Marmitons* et *Goûte à tout*. Le fils de Suzanne, Alain Anadi, sert d'assistant et de cobaye. Aujourd'hui, il me semble toujours en bonne santé.

Je n'ai jamais rencontré une femme aussi débordante d'imagination que Suzanne. Jamais ça n'arrêtait, jamais. Je reconnais que la côtoyer durant ces années fastes fut l'un des meilleurs éléments de ma formation. On apprend en tentant d'imiter ceux qu'on admire; Suzanne fut pour moi un modèle.